



5-2015

AVATARS DES INDEPENDANCES EN AFRIQUE: AHMADOU KOUROUMA ET MONGO BETI

Falone Domle Jiejup

University of Tennessee - Knoxville, fdomleji@vols.utk.edu

Recommended Citation

Domle Jiejup, Falone, "AVATARS DES INDEPENDANCES EN AFRIQUE: AHMADOU KOUROUMA ET MONGO BETI. "
Master's Thesis, University of Tennessee, 2015.
https://trace.tennessee.edu/utk_gradthes/3359

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. It has been accepted for inclusion in Masters Theses by an authorized administrator of Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. For more information, please contact trace@utk.edu.

To the Graduate Council:

I am submitting herewith a thesis written by Falone Domle Jiejup entitled "AVATARS DES INDEPENDANCES EN AFRIQUE: AHMADOU KOUROUMA ET MONGO BETI." I have examined the final electronic copy of this thesis for form and content and recommend that it be accepted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, with a major in French.

Awa Sarr, Major Professor

We have read this thesis and recommend its acceptance:

John Romeiser, Sebastien Dubreil

Accepted for the Council:
Dixie L. Thompson

Vice Provost and Dean of the Graduate School

(Original signatures are on file with official student records.)

AVATARS DES INDEPENDANCES EN AFRIQUE : AHMADOU KOUROUMA ET
MONGO BETI

A Thesis Presented for the
Master of Arts
Degree
The University of Tennessee, Knoxville

Falone Domle Jiejup

May 2015

Abstract

This thesis analyzes *Les Soleils des Indépendances* (1968) by Ahamadou Kourouma and *Trop de Soleil Tue l'Amour* (1999) by Mongo Beti with the main objectives of examining how the postcolonial societies in Africa are touched by many kind of problems addressed by authors in literature. In fact, the two books chosen for this exercise cover the question of the disappearance of traditional beliefs, the poor management of economical and political aspects of the societies, the dictatorship under the name of democracy, corruption as a norm, and many other points. In both Ahmadou Kourouma's and Mongo Beti's work, poor and vulnerable characters provide a way to be in the heart of the social life that tends to exclude those poor. While Kourouma tends to be more optimistic than Beti, both however talk about the societies' need for change—changes in tradition as well as economic, societal, political and mental changes, because without such considerations, the question of the future is uncertain. With this variety of problems shown in the novels, and knowing the great number of African novelists around the world underlining these kinds of problems, we came to the observation that the people are suffering to help the rich to maintain their wealth. The poor cannot react because the situation does not allow any protest since the police are an ally to the dictator. This alliance maintains an undesirable status quo, and, since the characters in the novels, as the human beings in real life, tend to suffer from blindness and also from slowness, the writers try to awaken them by forcing them to action.

Table of Contents

| | |
|--|-----------|
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I LUTTE ET ENGAGEMENT DES AUTEURS CHOISIS | 4 |
| 1. AHMADOU KOUROUMA | 4 |
| 2. MONGO BETI | 7 |
| 3. BREF RESUME DES DEUX ROMANS | 9 |
| CHAPITRE II <i>LES SOLEILS DES INDEPENDANCES : ANALYSE</i> | 12 |
| 1. ABANDON DES TRADITIONS | 13 |
| 2. SOLEIL OBSTRUE | 17 |
| 3. LE ROLE DE LA COLONISATION ET LA RESPONSABILTE NATIONALE | 21 |
| 4. UN AVENIR INCERTAIN | 25 |
| CHAPITRE III <i>TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR : ANALYSE</i> | 29 |
| 1. UNE DEMOCRATIE DE NOM | 29 |
| 2. UNE SOCIETE CORROMPUE | 35 |
| 3. LA QUESTION DE L'AVENIR | 40 |
| CONCLUSION | 44 |
| AUTRES TEXTES DE MONGO BETI | 47 |
| AUTRES TEXTES DE KOUROUMA | 48 |
| BIBLIOGRAPHIE | 49 |

| | |
|-------------|-----------|
| VITA | 50 |
|-------------|-----------|

INTRODUCTION

L'éveil des pays africains sensé se manifester avec les indépendances a été ralenti par plusieurs facteurs résultant du fait colonial et de la mauvaise gestion des ressources en Afrique. Une série de désillusions et de désenchantements a suivi ce grand moment tant attendu par les Africains au lendemain des indépendances. Le mode de vie, au lieu de changer positivement, s'est dégradé profondément et les réalités quotidiennes africaines telles que la paix, le respect des coutumes, la valorisation du savoir africain et le droit se sont métamorphosées en imitant les anciennes métropoles européennes. L'abandon des langues vernaculaires a laissé place à l'utilisation massive de celles empruntées aux anciens colonisateurs, le style de gouvernance se voulant devenir démocratique a fait place à un embrigadement du pouvoir par un groupe d'individus dits élus par le peuple. De catastrophe en catastrophe, l'Afrique a connu et connaît des difficultés d'ordre politique, social, linguistique et même humanitaire qui ont servi à un moment de sources d'inspiration à bon nombre d'auteurs sur le continent. Les questions de gouvernance, d'abus de pouvoir, de présence de l'Occident en Afrique au lendemain des indépendances, de dictature grossière, deshumanisante et de corruption convergent toutes vers l'aspect obscur de l'impossibilité pour les Africains de sortir de l'impasse dans laquelle ils se trouvent. Certains pays africains n'ont plus connu de stabilité depuis des lustres, car le chaos s'est installé et gouverne désormais.

Dans deux romans issus de la littérature francophone du 20^{ème} siècle, nous avons choisi de mettre en lumière les avatars des indépendances africaines dans *Trop de Soleil Tue l'Amour* de Mongo Béti et *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma. D'une part, *Trop de*

Soleil Tue l'Amour est paru en France aux éditions Julliard le 20 Janvier 1999, plus de trente ans après l'indépendance du Cameroun et, d'autre part, *Les Soleils des Indépendances* est publié en 1968 à Montréal juste huit ans après l'indépendance de la Côte d'Ivoire. De prime abord, il est important de remarquer le grand intervalle de temps existant entre les deux romans, et ensuite, le peu de changements opérés dans les deux sociétés quant aux problèmes existentiels. La question de savoir s'il n'est pas problématique de regrouper deux romans séparés par trente ans et provenant de deux pays différents peut être soulevée. Cependant, il est crucial de souligner que les maux minant la Côte d'Ivoire en 1968 existent aussi au Cameroun trente ans après. Ceci marque le caractère statique de l'évolution des sociétés africaines. Ces deux auteurs chacun à sa façon et parfois pareillement, présentent des histoires pleines de rebondissements et, mettant en scène des personnages désorientés et abusés par le système politique en place. Cependant, si les titres des deux romans que nous avons choisis font référence au terme soleil, de grandes péripéties toutes autant sombres les unes que les autres s'y cachent pourtant. En principe, parler de soleil ou alors évoquer le mot soleil laisse penser à quelque chose de rose, lumineux et flamboyant. Si on définit le soleil comme un astre qui produit la lumière sur la terre, il est primordial de remarquer que les soleils de Mongo Béti et d'Ahmadou Kourouma sont caractérisés par l'obscurité.

En effet, dans *Les Soleils des indépendances*, l'histoire de Fama et de sa tribu nous révèle le déclin vertigineux d'une dynastie ivoirienne ayant existé paisiblement avant la colonisation, dans la logique d'une hiérarchie culturelle et traditionnelle du temps des ancêtres mais qui, avec l'indépendance, se voit disparaître et domptée par les nouvelles règles postcoloniales. Le roman de Mongo Béti décrit une société camerounaise qui, une trentaine d'année après son indépendance, patauge dans un désarroi continu, un aveuglement social permanent et une

dictature « démocratiquement » élue. Ces paramètres obscurs de l'après indépendance nous amènent à poser la question de savoir en quoi a concrètement consisté l'acquisition de l'indépendance aux pays africains si les Africains sont incapables de vivre paisiblement sur leur propre territoire et, dans quel sens le soleil des indépendances africaines est-il obstrué ? Quelles sont les causes et conséquences de cette obstruction quant à la constitution des sujets ivoirien et camerounais et pourquoi ces auteurs ont-ils fait le choix du terme soleil si en effet ce qu'ils décrivent dans leurs écrits renvoie contradictoirement à l'obscurité ?

La société politique et sociale de la fiction mise en scène par Ahmadou Kourouma et Mongo Béti semble souligner des points qui méritent d'être analysés. Nous avons premièrement le fait d'indexer de la colonisation comme source des malheurs entourant l'Afrique au lendemain des indépendances. Deuxièmement, le monde culturel évanoui est souligné par ces deux auteurs à travers la description de la société comme un espace où la tradition est méconnue, les valeurs occidentales prédominent, l'exploitation des africains par les Européens continuent avec le soutien des élites autochtones. Troisièmement, la politique africaine n'est pas démocratique comme les textes de lois l'indiquent, mais plutôt dictatoriale et inhumaine. Ensuite, la corruption mine les pays décrits dans les deux romans et enfin, l'avenir de l'Afrique est en devenir car les Africains semblent être les nouveaux auteurs de leur malheur. Notre objectif dans ce travail est d'interpréter chaque texte séparément en regroupant à chaque fois les thèmes retrouvés dans les deux romans mais aussi d'analyser les textes distinctement. Nous nous proposons donc d'aller à la recherche de la signification du choix des titres par chaque auteur. En examinant le portrait du chaos dans les deux sociétés africaines dont il est question dans les deux romans, nous montrerons en quoi ces fictions sont porteuses de nombreux messages tous aussi importants les uns que les autres.

CHAPITRE I

LUTTE ET ENGAGEMENT DES AUTEURS CHOISIS

Les auteurs africains sont pour la plupart engagés dans un combat littéraire visant à réévaluer les maux propres aux sociétés de leur enfance et aussi, ceux survenus dans leurs sociétés du fait des influences extérieures. Ces dernières sont considérées comme un des résultats les plus désastreux de la colonisation européenne en Afrique et ensuite des indépendances car, au moment de l'avènement de ces dernières, le peuple s'attend à la résolution complète de ses problèmes et au rétablissement de ses droits et, le fait que ces attentes tardent à trouver satisfaction, fait naître de nouveaux maux pouvant être qualifiés de postcoloniaux. Bon nombre d'auteurs prennent en charge ce genre de maux dans leurs écrits. C'est le cas de Mongo Béti et d'Ahmadou Kourouma qui, chacun dans un grand nombre d'écrits relatifs à la colonisation, aux indépendances et aux résultats des deux phénomènes, relate des faits sociaux se déroulant dans un pays d'Afrique pour Béti et la Côte des Ébènes pour Kourouma.

1-AHMADOU KOUROUMA

Ne à Boundiali, au nord de la Côte d'Ivoire en 1927, et d'origine Malinké, Ahmadou Kourouma est reconnu de nos jours comme l'une des figures emblématiques de la littérature africaines en langue française. Dans sa langue maternelle, la langue Malinké, Ahmadou Kourouma renvoie à « guerrier ». Ses écrits, son utilisation de la langue française et son engagement littéraire lui ont valu de nombreux prix, notamment le Prix Inter en 1999, le Prix

Goncourt des lycéens en 2000, le Prix Renaudot en 2000, et le Prix Amerigo Vespucci en 2000. Son oncle infirmier, et donc fonctionnaire de l'administration coloniale, le prend en charge dès l'âge de sept ans, et l'inscrit dans une école française, afin qu'il soit exposé à la langue française. Kourouma apprend aussi auprès de son oncle, différents mystères que cachent les chasseurs malinké, ce qui expliquerait plu tard son style d'écriture et son admiration pour sa culture et la langue malinké. De ce fait, il se distinguera de « ses pairs par son attachement à la langue et à la culture malinké qui n'échappe pas au lecteur » (Tijani, 2004 :3).

Ahmadou Kourouma apparaît dans le domaine de la littérature comme un écrivain atypique. En effet, après ses études secondaires, il va s'installer à Bamako au Mali, où il suit des études en mathématiques. Quelque temps plus tard, il est « accusé d'avoir endossé le rôle de meneur lors d'une manifestation estudiantine indépendantiste » (Ananaba, 2003), ce qui le pousse à quitter le Mali. De 1950 à 1954, Kourouma se retrouve en France et joint les rangs des "tirailleurs sénégalais" en Indochine au côté de la France. Pendant cette même période, il continue ses études à l'École de Construction Aéronautique et Navale de Nantes, en France. Par la suite, il s'inscrit à l'Institut des Actuaire de Lyon (France) où il décide finalement de suivre une formation de statisticien pour les assurances. C'est là qu'il rencontre sa femme, une jeune lyonnaise nommée Christine, avec qui il a eu deux enfants (Sophie et Julien). Ahmadou Kourouma serait par conséquent devenu grand littéraire par le fait du hasard, étant donné qu'au courant de sa vie, il n'a suivi aucune formation dans ce domaine. En effet, après l'indépendance de la Côte d'Ivoire, en 1960, Kourouma décide de retourner au pays. Il connaît l'emprisonnement pour avoir questionné la gouvernance du président de cette époque, Félix Houphouët-Boigny. Toutefois, grâce au fait qu'il soit marié à une française, il est relâché, mais privé de son droit au travail, ce qui le pousse à nouveau à l'exil. C'est ainsi qu'il va se rendre dans différents pays

africains. De 1964 à 1969 il parcourt l'Algérie ; de 1974 à 1984, il séjourne au Cameroun et de 1984 à 1994 au Togo.

Ahmadou Kourouma fait partie des premiers écrivains africains qui se sont opposés à la dictature de leurs chefs d'Etat. En 1968, grâce à son expérience de la prison, il publie son premier roman, intitulé *Les Soleils des indépendances* par les Presses de l'Université de Montréal. Cet ouvrage marquera des générations de lecteurs, dans la mesure où il est centré sur la critique des gouvernants de l'après-colonisation, et obtiendra trois grands prix littéraires. En 1969, il fait publier *Le Diseur de vérité*, une pièce théâtrale « révolutionnaire » qui ne sera présentée qu'en 1974. Ses écrits révèlent un esprit rebelle intraitable car les punitions pénitentiaires n'ont pas suffi à le stopper. Houphouët-Boigny le nomme directeur de l'Institut International des Assurances de Yaoundé, au Cameroun, afin de l'éloigner du pays une énième fois. Cet essai de corruption par son président ne l'empêche pas pendant son séjour au Togo de rédiger son deuxième roman publié aux éditions Seuil en 1990. Dans cet ouvrage, il ne s'adoucit pas comme ferait une personne menacée. Bien au contraire, l'œuvre est centrée sur la même thématique que la précédente : les méfaits de la colonisation et les conflits interculturels dans le continent noir. C'est une obsession pour Kourouma de dénoncer les tares de sa société, d'essayer à sa manière de les faire sortir de l'ombre. Il prend sa retraite de la fonction publique en 1994 et consacre son temps uniquement à la rédaction des œuvres littéraires. C'est ainsi que paraît son troisième roman en 1998, intitulé *En attendant le vote des bêtes sauvages*, dénonçant lui aussi les maux de l'Afrique postcoloniale.

Son quatrième roman, *Allah n'est pas obligé*, également publié aux éditions du Seuil, sort à l'automne 2000. C'est un roman basé sur les guerres tribales africaines. Malheureusement,

éclate le 18 septembre 2002 la guerre civile ivoirienne dite la *crise de l'ivoirité*. Il s'agit ici d'une guerre de religion qui va opposer les Ivoiriens musulmans du nord, soupçonnés d'être de mauvais Ivoiriens et les Ivoiriens du sud. Opposant de *l'ivoirité*, Kourouma sera soupçonné de soutenir les rebelles du Nord, et subira des accusations des partisans du nouveau président, Laurent Gbagbo. Il décédera le 11 décembre 2003 à Lyon en France, et son dernier roman *Quand on refuse on dit non* sera publié à titre posthume en 2004 ; un roman au sujet de la crise ivoirienne. On voit une suite logique dans la publication de l'œuvre littéraire de Kourouma, par ailleurs très appréciée et qui, en France est célébrée à sa manière car une maison culturelle porte aujourd'hui le nom Ahmadou Kourouma à Lyon, en hommage à son travail. Ladite maison est située au Jardin des Chartreux et accueille des associations. Son inauguration a eu lieu le 20 novembre 2010. De même, en 2004, un prix Kourouma a été créé et est décerné chaque année à l'occasion du Salon du livre africain de Genève. « Il récompense une œuvre qui, par sa qualité et son implication, offre un écho à l'engagement de l'écrivain qui lui donne son nom » (Ananaba, 2003).

2-MONGO BETI

De son vrai nom Alexandre Biyidi Awala, Mongo Béti ou Eza Boto est l'un des écrivains les plus reconnus de la littérature camerounaise. Né à Akométan au Cameroun le 30 juin 1932 et décédé à Douala le 7 octobre 2001, Mongo Béti est le fils d'Oscar Awala et de Régine Alomo. Il a effectué ses études primaires à l'école missionnaire de Mbalmayo, région du Centre Cameroun. En 1945 il est entré au lycée Leclerc à Yaoundé, et en est ressorti en tant que bachelier en 1951. Après l'obtention de son baccalauréat, Beti s'installe en France où il va poursuivre ses études supérieures en Lettres. Il s'inscrit d'abord à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, puis à la Sorbonne à Paris.

Deux ans après son baccalauréat, c'est-à-dire en 1953, Beti commence son travail d'auteur. Il est reconnu pour s'être essayé dans plusieurs genres littéraires, notamment le roman. Il commence par publier la nouvelle *Sans haine et sans amour* dans la revue *Présence Africaine* (no 14), sous le pseudonyme d'Eza Boto. En 1954, il fait paraître *Ville cruelle* aussi sous ce pseudonyme dans les Éditions Présence Africaine. C'est à partir de 1956, que l'auteur change de pseudonyme et commence à publier ses romans et essais sous le pseudonyme Mongo Beti. En 1956, le roman *Le pauvre Christ de Bomba*, fait scandale à cause de la description satirique qu'il fait du monde missionnaire et colonial. Paraissent par la suite *Mission terminée* en 1957 qui obtient le Prix Sainte-Beuve en 1958, puis *Le Roi miraculé*, publié en 1958. En 1974 il publie *Perpétue* et *Remember Ruben*. A cause du caractère satirique et politique de ses écrits, Beti assiste à l'interdiction de la publication de l'une de ses œuvres, *Main basse sur le Cameroun et Autopsie d'une décolonisation* (Maspero), en France en 1972. Toutefois, avec son éditeur François Maspero et après une longue procédure judiciaire, il obtient en 1976 l'annulation de l'arrêté interdisant la publication de ce chef d'œuvre. Il fonde entre autre la revue *Peuples noirs - Peuples africains* en 1978 avec le soutien de son épouse, et les publications ne vont que jusqu'en 1991 car les moyens font défaut. En 1993, après son retour d'exil, Bédi publie *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*.

Mongo Bédi, dans sa carrière professionnelle, n'a pas seulement rédigé des œuvres littéraires. Il a également servi les hommes en tant qu'enseignant, essayiste engagé, éditeur, et libraire. C'est à cet effet qu'à partir de 1958 il commence à occuper différents postes de professeur de lettres dans différentes institutions scolaires de France. Ainsi, il travaille en tant que maître auxiliaire au lycée de Rambouillet, et est nommé professeur certifié au lycée Henri Avril à Lamballe en 1959. Sept ans après, il passe l'Agrégation de Lettres classiques et

commence à enseigner au lycée Corneille de Rouen jusqu'en 1994, où il prend sa retraite de professeur. Il retourne au Cameroun en 1991 après 32 années d'exil en France, et s'y installe définitivement en 1994. Cette même année, il devient le fondateur de la Librairie des Peuples Noirs à Yaoundé, capitale politique du Cameroun. Malgré son engagement littéraire, sa capacité à faire face à la politique et au pouvoir de son pays, il n'a jamais reçu de prix de reconnaissance pour son travail qui est pourtant loin d'être sans mérite.

3-BREF RESUME DES DEUX ROMANS CHOISIS

Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma raconte l'histoire de Fama et de la société postcoloniale de la Côte des Ebènes. Fama est le descendant de la tribu des Doumbouya (dynastie des rois du pays) et, légitimement, doit régner en tant que chef, puisqu'il est l'héritier au trône. Mais avec les indépendances et le changement qu'elles véhiculent, son cousin Lacina usurpe son titre de chef et règne à sa place. Fama est donc dépossédé de tous ses attributs royaux et devient un mendiant, se nourrissant à des célébrations de mariage, des enterrements, bref, toute occasion pouvant l'aider à se nourrir est la bienvenue. Il essaye d'obtenir une place dans la haute structure institutionnelle qu'est le parti unique mais échoue car il est illettré. De plus, de par son âge déjà avancé, il ne peut se remettre au travail de la terre. Fama se promène donc à travers le roman dans les recoins de la Côte des Ebènes et souligne les différents maux qui minent son pays. Il parle entre autres du parti unique, de la coopérative et de ses dirigeants, et surtout du manque d'emploi. Tous ces mots posent donc dans le roman le problème de l'avenir incertain du peuple du Horodougou (la Côte des Ebènes) ainsi que l'impact important que les indépendances ont sur les pays nouvellement sorti de la colonisation. Plusieurs personnages du roman, comme Sery par exemple, pensent pouvoir avoir une vie meilleure sans la présence des

étrangers dans leur pays mais, lire un autre roman africain en parallèle révèle que les étrangers ne sont pas toujours les coupables, le mal qui mine la société pouvant venir directement de l'intérieur tel qu'on peut l'observer dans *Trop de Soleil Tue l'Amour* de Mongo Beti.

Trop de Soleil Tue l'Amour de Mongo Beti fait part de la vie courante dans la capitale d'un pays africain. Le roman a comme personnage principal Zamakwé (Zam) qui est journaliste d'investigation pour un quotidien de la capitale. Zam au début du roman est victime du vol de ses CD de Jazz qu'il affectionne. En effet, le vol est perpétré par les défenseurs du pouvoir dictatorial en place qui envoie par là des avertissements au journaliste. Ce dernier dans ses travaux dévoile les abus du pouvoir en place et avec le directeur du journal appelé PTC, il s'investit dans une mission de dénonciation qui coûte très cher à Zam tout au long du roman. Il est menacé par la police, laissé pour mort et ses proches kidnappés afin de le pousser à arrêter ses dénonciations. Cependant, Eddie, ami de Zam ayant connu l'exil, décide de devenir son avocat et fait à son tour une satire du gouvernement qu'il juge criminel, responsable de la mort de plusieurs membres des partis d'opposition. Eddie se lie d'amitié à un policier (Norbert) de qui il tire des informations importantes du pays comme celle selon laquelle un policier n'a pas le droit d'enquêter. Pour que la moindre enquête policière se fasse à la suite d'un vol ou d'un meurtre, la victime doit marchander pour recevoir l'aide d'un policier. Cette aide ne doit pas être connue de l'administration au risque de punitions graves comme la prison pour le policier. A côté de cette interdiction à la police d'agir, le roman présente aussi le détournement de fonds publics comme une des tares sociales du pays. Le président de la république est pris comme exemple principal ainsi que les membres du parti au pouvoir, seuls autorisés à la vie de luxe. Les événements dans le roman sont donc concentrés sur les actions du gouvernement, l'inertie du peuple habitué à subir les caprices de la dictature et aussi la description de l'espace social corrompu du pays.

CHAPITRE II

LES SOLEILS DES INDEPENDANCES : ANALYSE

Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma est un roman phare de la littérature africaine en particulier et francophone en général. Alors qu'on assiste à l'éveil des populations africaines après la colonisation, de nombreux événements tant sociaux que politiques révèlent un état critique des mentalités, des croyances et de la situation politique de la république de la Côte des Ebènes. Les indépendances en principe ne devraient pas être associées au mot déclin mais chez Kourouma, « indépendances » semble signifier dégradation. A ce chef d'œuvre, on peut accorder le titre tout aussi symbolique de « le monde s'effondre »¹. Le monde s'effondrant est un résumé approprié de l'histoire racontée dans *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma. De dégâts en dégâts, de désillusion en désillusion, l'auteur nous fait traverser un continent d'émotions où parler d'espoir semble être impensable, mieux proscrit. Kourouma assemble Histoire, colonisation, passé, famille, société, politique, tradition et bien d'autres thèmes dans ce roman qui traite de l'après colonisation. A juste titre, un critique affirme que « *Les Soleils des Indépendances* de Kourouma sont une fresque en français des lendemains des indépendances en Afrique, avec ses remous, ses incertitudes et ses frustrations ». ² Un des points les plus cruciaux à analyser d'entrée de jeu dans le roman de Kourouma est la représentation de

¹ Référence au roman de l'écrivain nigérian Chinua Achebe *Le Monde s'effondre*. Paris : Présence Africaine, 1996. Dans ce roman, il est question du choc culturel que subit le village d'Okwonkwo, personnage principal du roman. Comme chez Kourouma avec les indépendances après le passage des Français tout est remodelé dans la société, chez Achebe c'est le même chaos social qui s'établit après le passage des Anglais.

² Saah, Clotaire. (2012). Dans « Du Mongo gaulois au Mongo Beti » pense que Kourouma « fait partie de cette première génération de la jeunesse africaine dite « génération sacrifiée » c'est pourquoi il écrit un roman engagé au sens progressiste du terme. Kourouma, en développant une thématique des indépendances, interpelle la conscience des Africains sur le sens de l'autonomie ». p3

la culture et de la tradition dans l'œuvre. On a l'impression d'assister à un grand pas vers une anarchie culturelle caractérisée ici par l'abandon continu des traditions.

1-L'ABANDON DES TRADITIONS

Le roman *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma dès sa première page pose la question culturelle et son devenir. Il est question d'obsèques au début du roman et comme le souligne l'auteur, il s'agit d'un malinké qui a « fini dans la capitale » (9) et non dans le « lointain pays malinké natal » (9). D'emblée se pose la question logique de comprendre pourquoi Kourouma souligne le fait qu'un malinké soit mort, mais dans la capitale ? Y-a-t-il une différence pour un malinké à mourir loin de son village natal ? Quelles implications cette indication a-t-elle dans le déroulement des obsèques du défunt et quelle importance cruciale ont ces implications pour mériter d'ouvrir le roman de Kourouma ? A ces questions, le lecteur peut se dire avoir à chercher des explications plus loin dans le roman, mais, une fois de plus, Kourouma surprend en donnant des indices de réponses assez explicites. Il précise sous forme de suppositions, d'hypothèses qui sonnent comme des déclarations solennelles bien affirmatives (car étant à mesure de s'exprimer à la forme déclarative et non de façon hypothétique, mais choisissant de pousser le lecteur à découvrir par lui-même la part de vérités qu'il voudrait souscrire du texte) que : « Si le défunt était de caste forgeron, si l'on était pas dans l'ère des Indépendances, (Les soleils des Indépendances, disent les Malinkés), je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère » (9-10). En d'autres termes, il y a là un problème de fracture culturelle due aux indépendances. Les différents « si » choisis par Kourouma sont saisissants. Ils marquent un rêve de retour vers le passé ou alors un désir de compréhension du présent. Par contre, l'expression « je vous le jure » souligne une précision

bien appuyée des états d'âme personnels du narrateur. Il n'y a plus lieu ici de penser hypothétiquement mais plutôt d'affirmer fermement une chose qui semble assez claire.

Cette cohabitation dans la même phrase de l'hypothétique et du concret aide à affirmer que non seulement le roman de Kourouma envisage de montrer des aspects assez complexes de la culture et des traditions à l'ère des indépendances, mais aussi qu'il écrit sur des faits courants de la côte des Ébènes. Pourquoi est-ce que Koné Ibrahima, le malinké décédé ne peut-il pas être inhumé dans son village natal ? La réponse à cette question une fois de plus se trouve dans la phrase à la fois affirmative et hypothétique de Kourouma. Ce dernier affirme par ailleurs, « J'écris les choses qui sont vraies. Je n'écris pas pour soutenir une théorie, une idéologie politique, une révolution, etc. J'écris des vérités, comme je le ressens, sans prendre parti. J'écris les choses comme elles sont. Comme le diseur de vérités³... ». Le fait est qu'actuellement, dans la république de la côte des Ebènes, on est à l'ère des indépendances. La tradition ancestrale est « éteinte », laissant place à celle « indépendante » de l'après colonisation. Les croyances les plus anciennes comme celle d'un corps devant être enterré dans une terre particulière ont disparu, laissant place à de nouvelles pratiques qui semblent être moins appréciées du narrateur de *Les Soleils des Indépendances*. En effet, on remarque une insistance assez sérieuse sur les aspects culturels et traditionnels bafoués de vraies inhumations en pays malinké d'une part, et d'autre part, sur la place qu'occupe un prince Doumbouya, héritier du trône devenu aussi inutile que de la vermine à l'ère des indépendances. Cet épisode du roman est important car à travers l'abandon des anciens modes d'enterrement, ce pays africain est un bon exemple de la question problématique du respect des traditions après les indépendances.

³ Extrait d'un entretien de Thibault le Renard et Comi M. Toulabor avec Ahamadou Kourouma dans Politique.Africaine.com

A travers une description du vrai parcours qu'aurait dû faire le mort, c'est-à-dire marcher jusqu'à son village natal (10) aux côtés de la procession funèbre, le narrateur souligne un décrochage traditionnel qui résulte du fait qu'au lieu de s'en remettre au développement « normal » des choses, on s'intéresse plutôt à ce que représente Fama dans ces circonstances funèbres. Occupe-t-il la place du digne héritier du trône des Doumbouya, c'est-à-dire a-t-il tous les respects que lui doit son peuple en de telles circonstances ? La réponse est tristement non, car, « les indépendances avaient supprimé la chefferie, détrôné le cousin de Fama, constitué au village un comité avec un président⁴. Un sacrilège, une honte » (113). De la chefferie au comité, on peut remarquer une chute libre dans le système culturel de la dynastie Doumbouya. Fama est le dernier descendant de la dynastie Doumbouya, celui-là même qui devrait naturellement diriger son peuple. S'il avait été reconnu chef, il aurait pu éviter la description peu envieuse que le narrateur fait de lui. En effet, comme le souligne si crument le texte, il n'est plus question de suivre les traditions. Une cérémonie funèbre n'est plus celle au courant de laquelle on se doit de suivre les règles ayant toujours existé par le passé, mais plutôt un espace où il est possible, voire facile, de juger de la transformation des dépositaires de la culture, de l'histoire et de l'héritage traditionnel de tout un peuple. Kourouma a certes ouvert son roman par un épisode sur la mort, mais il est clair et rationnel de remarquer ici qu'il ne s'agit pas juste d'une mort de l'être humain, mais aussi et surtout de celle des traditions.

On peut analyser l'introduction de la mort dès le départ comme un prétexte assez subtile pour introduire quelque chose de plus triste que la fin d'une vie car comme le souligne le passage suivant, mourir ce n'est pas juste avoir le cœur qui arrête de battre, mais aussi arrêter de croire en la vie, se battre pour vivoter quand même, raccommorder ce qui peut maintenir en vie en étant tout à fait conscient d'être en train de mourir à petit feu :

Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce qu'ils sont ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les indépendances dans la capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes. (11)

Les cérémonies funéraires sont pour les griots une source de revenue, un travail. Les griots sont des personnes de la caste la plus respectée et respectable dans la république de la côte des Ebènes de même qu'en Afrique en général. Ils sont ceux par qui se transmet l'histoire et leur rôle dans la société a toujours été honoré et placé au plus haut rang des responsabilités traditionnelles et culturelles. Cependant, comme le souligne le passage révélateur et explicitement provocateur, les griots sont devenus des vautours ; Une « bande d'hyènes » prête à tout pour se nourrir. Anciens marchands prospères et aujourd'hui mendiants très professionnels, ils sont la preuve du déchirement culturel orchestré par les indépendances. Les verbes « rapporte » et « travaillent » sont ici satiriquement utilisés pour indiquer la mendicité comme profession lucrative. En même temps, Dieu est pris à témoin pour ce qui est de cette ruine catastrophique des marchands à l'ère des indépendances et ceci n'allège pas l'atmosphère peu catholique environnant ce passage : « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. » (11). Le prince déchu par les indépendances est un « vautour ». Le respect que lui doit la tradition n'existe plus. Et, au lieu d'être de ceux qui décident et qui reçoivent la grande considération de par leur rang dans la tradition et leur sang royal, il est plutôt devenu de ceux qui mendient pour survivre. Fama est donc victime de la perte des traditions.

« Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Eduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard » (12). De la suprématie à l'infériorité, on pourrait dire qu'il a fait une chute libre dont se relever risque d'être difficile voire impossible. Les valeurs avec lesquelles Fama a grandi deviennent désuètes du moment où même sa place en société est en péril. Il est désormais aussi appauvri et affamé qu'un clochard à la recherche d'un gîte accueillant. Et au narrateur de poursuivre plus loin « que voulez-vous ; un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils » (13) et il accentue cette observation à travers cette exclamation très intéressante : « Ah ! Les soleils des Indépendances » (11). Quel est plus distinctement le rôle joué par ce « soleil » qui semble mieux obscurcir qu'illuminer l'espace dans ce roman ?

2-Le soleil obstrué

« Bâtardes ! Déroutantes, dégoûtantes, les entre saisons de ce pays mélangeant soleils et pluies » (12). Nous choisissons de commencer cette partie par cette citation particulière car elle souligne assez bien le caractère fragmenté du climat dans le pays de Fama. Le titre du roman semble indiquer un soleil avec des caractéristiques bien singulières. Les arguments, les exemples et la constitution des personnages choisis par Kourouma soulignent un astre obscur qui fait penser à tout sauf au soleil connu pour sa lumière. Le soleil dans ce roman est immaculé par une métaphore de l'obscurité. En effet, ce mélange de soleil et de pluie évoqué dans l'extrait cité plus haut est le résultat de plusieurs événements successifs que le narrateur ne manque pas d'expliquer. Il raconte l'exaspération de Fama qui se faufille sous un soleil qu'il décrit vivement en ces termes: « Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfiques remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi »

(11). La répétition du mot soleil est interpellatrice de même que le choix des mots opéré par Fama. Insister sur ce mot « soleil » a des visées assez précises. L'auteur entend convaincre le lecteur, l'installer à la place de Fama qui évolue sous ce soleil d'une part, mais aussi pousser ce même lecteur à analyser autant de fois que se peut la valeur de ce mot. La répétition ici donne une intensité non négligeable aux propos du narrateur. Alors, il s'agit du soleil très remarquable des indépendances « maléfiques ». Ce soleil a pour mission de griller et assoiffer l'univers.

Pour pouvoir justifier l'alternance du soleil et de la pluie, il faut des critères (peut-être le mot « prétextes » serait mieux indiquer ici) spécifiques. La violence du soleil est l'épreuve qui pousse le plus souvent à espérer un peu de fraîcheur. Mais dans le roman, le narrateur parle d'un type de fraîcheur particulière : les orages malsains. Pourquoi ce choix de mots obscurs est-il opéré par Kourouma ? Aux orages malsains, il ajoute mot « maléfique » pour accompagner le mot indépendances. Serait-il métaphoriquement question en parlant d'« orages » de la colonisation qui précède les indépendances, ou alors s'agit-il tout naïvement d'un orage naturel ? Les soleils des indépendances ont-ils pour but de « justifier les malsains orages » de la colonisation, d'où le caractère maléfique de ces indépendances ? Pour ce qui est du sens littéral des mots, effectivement, une pluie torrentielle se déverse sur la capitale où Fama se trouve en pleine prière dans une mosquée. Cependant, il est crucial d'analyser cet extrait dans un tout autre sens car, le sens plat des mots « soleil » et « orage » serait insuffisant dans la compréhension de la situation particulière décrite dans le roman. Pour mieux comprendre l'allusion faite aux malsains orages faisant suite au soleil maléfique, le petit passage suivant se révèle être important :

Le soleil, déjà harcelé par les bouts de nuages de l'ouest, avait cessé de briller sur le quartier Nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche. Damnation ! bâtardise ! Le nègre est damnation ! Les immeubles, les ponts, les routes de là-bas, tous bâtis par

des doigts nègres, étaient habitées et appartenait à des toubabs. Les indépendances n'y pouvaient rien ! Partout, sous tous les soleils, sur tous les sols, les Noirs tiennent les pattes ; les Blancs découpent et bouffent la viande et le gras. N'était-ce pas la damnation que d'ahaner dans l'ombre pour les autres, creusé comme un pangolin géant des terriers pour les autres ? Donc, étaient dégoutants de damnation tous ces Noirs descendants et montant la rue. (20-21)

D'entrée de jeu dans l'analyse de ce fragment, il est important de remarquer le contraste établi entre soleil et ombre, Noir et Blanc, indépendance et colonisation. Il est d'abord question d'un harcèlement du soleil par des nuages ; une fois de plus l'espace est partagé entre pluie et soleil. En plus, l'indication de l'existence d'un quartier nègre obscurci au profit des « immeubles blancs de la ville blanche » est plus qu'apostropheur. Au temps de la colonisation, il est reconnu que l'espace des pays colonisés est marqué par la pauvreté la plus critique, la famine, la déchéance : « le quartier nègre ondulait des toits grisâtres et lépreux sous un ciel malpropre, gluant » (26) ; contrairement à celui des maîtres, les colonisateurs, caractérisé par l'opulence, le succès, la propreté et la lumière : « le quartier blanc grossissait, haut et princier avec des immeubles, des villas multicolores » (46). Cette présentation de l'espace dans le roman de Kourouma rappelle que le présent (indépendant) n'est pas loin du passé colonial. Le quartier des Noirs reste marqué par l'obscurité, la fuite ou mieux la disparition du soleil à l'inverse du quartier des Blancs. La description de Kourouma va plus loin car il souligne en plus de l'aspect spatial la dimension humaine car il y voit de la damnation. Damnation pour le Noir qui, travaille au gain du Blanc. Il souligne aussi en plus de la répartition spatiale, l'environnement mental et identitaire du Noir en termes de clarté interdite mais aussi de dégoût car le noir ahane « dans l'ombre », comme un animal, pour faire plaisir à l'Autre. Le Noir semble agir comme un bâtard, car il pousse clairement l'exclamation « bâtardise ! ».

Bâtardise ici pour se référer à la fois au quartier des Noirs habitués à l'obscurité, mais aussi bâtardise pour ce qui est des indépendances qui sont nouvelles et quelque part bâtarde car

ne pouvant se réclamer d'aucune racine. Pour Fama, cet état des choses est dégoûtant car, non seulement les indépendances n'y peuvent rien, mais en plus le monde semble reparti en divers espace bien borné : « Là entre les toits, apparaissaient divers cieux : le tourmenté par les vents qui arrachaient des nuages pour les jeter sur le soleil déjà couvert et éteint, le bas épais et indigo montant de la mer et avançant sur les maisons et les arbres inquiets et tremblotants » (21). Il n'y a plus de soleil. Il est éteint. Fama n'a plus ni honneur ni or. Les cieux sont différents et celui propre à Fama est personnalisé à l'image du personnage. Il est d'abord décrit comme tourmenté avec un soleil indigo et non jaune. En plus, les arbres sont aussi personnifiés dans ce passage et il est clair d'y lire le Noir, le semblable de Fama et ce dernier lui-même tremblant a l'idée des ravages survenus avec les orages à venir annoncés par se soleil éteint. Ces différentes personnifications amènent le lecteur à envisager à la place des éléments décrits, des humains subissant le même sort. Kourouma dans ce sens a pour intention d'éveiller chez son lectorat autant d'émotions possibles. Ces arbres tremblotants rappellent en même temps la vie de Fama et de son peuple qui se consomment dans la pauvreté, la stérilité. Il le souligne en ces termes peu attrayants : « Cette vie-là n'était-elle pas un soleil éteint et assombri dans le haut de sa course ? » (31). Il prouve donc à plusieurs reprises l'impossibilité de rêver d'un soleil véritable pour les habitants de la république de la côte des Ebènes. Pourquoi l'accusation des indépendances dans cet espace ? N'est-il pas en principe question avec les indépendances de nouveaux départs, de nouveaux espoirs ? Non seulement le narrateur semble indiquer la complicité des indépendances dans l'assombrissement du soleil disparaissant, mais en plus, elles semblent revêtir en elles mêmes les vêtements peu envieux de traîtresse car elles sont incontestablement un élément obscur pour la république de la côte des Ebènes comme nous l'indique le texte cité.

Les indépendances en Afrique sont connues pour être la plaque tournante du déclin définitif des mœurs déjà atteintes depuis la colonisation. Fama indique le contraste saisissant entre l'avant et l'après indépendance et en vient même parfois à préférer la colonisation aux indépendances. Il souligne au passage le rôle joué par l'Occident dans le statut dégradant des indépendances tant pour ce qui est du Noir que de ce qui devrait être du Blanc.

3- Le rôle de la colonisation et la responsabilité nationale

La colonisation⁵ joue un grand rôle dans l'état actuel des choses dans le roman de Kourouma. Comme Fama et bien d'autres personnages le soulignent, même si les Africains ont une part de responsabilités dans la stagnation de leur rythme de vie, l'Occident à lui seul a causé assez de dégâts. Comme le précise le narrateur parlant de Fama, « il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation » (24). Il s'agit donc d'une période assez longue à rectifier, à redresser, et seule cette rectification, ce redressement peut aider le pays de Fama à se relever de sa crise, de son déclin. Mais, beaucoup trop est à faire pour Fama, grand commerçant et héritier déchu, celui-là même qui semble ne pas s'être relevé des coups reçus pendant tout ce long temps :

Cette vie de grand commerçant n'était plus qu'un souvenir parce que tout le négoce avait fini avec l'embarquement des colonisateurs. Et des remords ! Fama bouillait de remords pour avoir tant combattu et détesté les français, un peu comme la petite herbe qui a grogné parce que le fromager absorbait tout le soleil ; le fromager abattu, elle a reçu tout son soleil mais aussi le grand vent qui l'a cassé. Surtout qu'on n'aille pas toiser Fama comme un colonialiste ! Car il avait vu la colonisation, connu les commandants français qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines : travaux forcés, chantiers de coupe de bois, routes, ponts, l'impôt et les impôts, et quatre-vingt autres réquisitions que tout conquérant peut mener, sans oublier la cravache du garde-cercle et du représentant et d'autres tortures. (22)

Tel est le vécu colonial de Fama. Très riche ce passage qui à lui seul recouvre autant d'informations nécessaires à la compréhension du rôle joué par l'Occident dans le passé, dans le présent et surement dans le futur de l'Horodougou. Les indépendances sont indiquées comme la

cause de la fin du commerce en Afrique. Fama, qui avait pour habitude de côtoyer Dakar, Bamako, Bobo, Bouake, tous les grands marchés (22), se retrouve être « un vautour » à l'ère des indépendances. Déjà, du temps de la colonisation, rien que des remords sont nés au sein du peuple du Horodougou. Malgré toutes les douleurs imposées par le colon Français, Fama avait la possibilité de pratiquer le négoce à l'ère des indépendances. Les indépendances plus que la colonisation ont aussi tout détruit sur leur passage. Elles ont apporté le parti unique qui fut pour le peuple de Fama le début de nouveaux soucis, ceux liés à la politique. A cette dernière s'ajoute les coopératives (nouvelles dans l'espace Africain en général) et le problème d'alphabétisation. Pour espérer faire partie de la nouvelle haute classe, il faut au préalable être instruit ; à l'école selon les principes de base.

Alors, comme première exclusion pour ce qui est de Fama, « demeurant analphabète comme la queue d'un âne » (24), aucune chance ne lui fut offerte pour un siège à la cour des grands. Fama se bat tout de même pour sa cause pendant la période d'agitation appelée « les soleils de la politique » (24). C'est la période pendant laquelle l'Afrique s'exerce à imiter les « anciens » colons dans la pratique de la politique et en même temps, cette période est celle de la révolte et précède aussi les indépendances. Cette période d'agitation amène avec elles comme nous l'avons mentionné plus haut, le parti unique et les coopératives. Une description de ces deux éléments ne peut être mieux faite que celle proposée par le narrateur : « (le parti unique, le savez-vous ? Ressemble à une société de sorcières, les grandes initiées dévorent les enfants des autres), puis les coopératives [...] cassèrent le commerce » (24). Ces nouvelles institutions héritées de la colonisation sont un frein pour le développement des habitants de la république de la côte des Ebènes. N'étant pas instruit pour la plupart et ne pouvant se comparer aux Français restés pour assurer la bonne marche de ces institutions, le peuple de Fama se voit donc revenir à

l'ère de la dépendance. Comme spécifié dans le texte par exemple, « Les indépendances et le parti unique ont destitué, honni et réduit le cousin Lacina à quelque chose qui ne vaut plus que les chiures d'un charognard » (23). Lacina est le cousin qui a usurpé la place de chef de Fama. Mais au lieu de se comporter en chef, il va plutôt s'aligner et essayer de suivre les ordres de ceux qu'il considère comme supérieur du fait de leur pouvoir de personnes éduquées. Il perd donc son honneur, il brise les règles de la tradition à la recherche d'un des postes les plus en vue de cette ère indépendante ; à savoir secrétaire général ou directeur. A vouloir être soit secrétaire général du parti unique, soit directeur d'une coopérative, Lacina tout comme Fama détruit ce qui lui reste de son honneur.

En outre, il ne s'agit que pas de postes et consécration honorifiques comme ceux des griots qu'ils sont censés être ; mais plutôt de poste corrompu où ni rationalité ni honneur n'existe. Ce sont des postes où, « le secrétaire général et le directeurs, tant qu'ils savent dire les louanges du président, du chef unique et de son parti, le parti unique, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique » (25). Voilà un des héritages de la colonisation qui obscurci le monde de Fama en plus de la culpabilité de la bourgeoisie nationale constituée par le secrétaire général du parti unique, les directeurs et le président notamment. Coupable d'avoir instauré cet esprit de corruption, coupable de n'avoir pas permis au mérite d'exister, de n'avoir pas laissé les croyances traditionnelles continuer à avoir une place respectable dans la société, coupable de cohabiter avec les habitants de la république de la côte des Ebènes dans la seule optique de les appauvrir. Frantz Fanon dans cette optique parle des « mésaventures de la conscience nationale ». Il souligne d'une part que, « le parti unique est la forme moderne de la dictature bourgeoise sans masque, sans fard, sans scrupules, cynique » et d'autre part, « dans les pays sous-développés, le leader représente la puissance

morale à l'abri de laquelle la bourgeoisie, maigre et démunie, de la jeune nation décide de s'enrichir » (Fanon 1986). C'est concrètement dans ce sens que les dirigeants de la Côte des Ébènes se servent des nouvelles structures pour accumuler leur richesse.

Par ailleurs, les nouvelles structures susmentionnées semblent ne pouvoir exister que par la destruction de tout ce qui les a précédés ; la cohabitation s'avère être impossible. Le parti unique avec à sa tête « un président, chef unique » remplace ce que le peuple de Fama a toujours eu comme hiérarchie tant politique que traditionnelle. Il n'y a plus de respect pour ce qui précède, la tradition n'a plus de place et les héritiers de cette tradition se voient être forcés d'adopter de nouvelles stratégies de survie et modèle de vie en société, qui semble ne pas être les plus indiqués. Ce même peuple, « leur dernier descendant mâle, tondu, séché et déshabillé par la colonisation et les Indépendances » (116), récolte tristement le parti unique et une carte d'identité. En outre, il faut souligner à juste titre avec le narrateur que « La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni cœur ; en politique le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix » (157). Elle est un des éléments les moins indiqués pour un pays ayant à peine digéré la colonisation. Elle n'aide pas à avancer mais plutôt à faire fléchir les pensées déjà assez confuses des populations. Dans la république de la côte des Ébènes, comme l'indique cet extrait, tout est permis. Comment penser à une réussite possible des indépendances lorsque le peuple ne reçoit concrètement rien pour se relever de ses faiblesses ? Si en plus comme compagnon de parcours, les impôts s'y ajoutent, comment ne pas valider cette pensée si juste et intelligente du narrateur ? « Et les impôts, les cotisations du parti unique et toutes les autres contributions monétaires et bâtarde de l'indépendance, d'où les tirer ?

En vérité Fama ne tenait pas sur du réel, du solide, du définitif... » (107). Il n'est pas fils d'esclave, devrait en principe être le plus respecté de tous, mais, le président du comité, « fils d'esclave », a aujourd'hui plus de pouvoir que Fama et parle effectivement de lui en ces termes : « Fama ! Il ne pesait pas plus lourd qu'un duvet d'anus de poule. Un vaurien, un margouillat, un vautour, un vidé, un stérile. Un réactionnaire, un contre-révolutionnaire » (133). Tel est le pouvoir que la colonisation et ensuite les indépendances donne aux sujets du roi aujourd'hui devenu « vaurien ». Que penser de l'avenir d'un peuple à qui rien n'est offert comme option ? Un peuple qui n'a aucune ressource valable, qui n'a plus de respect pour aucune tradition et qui ne peut se définir que par la souffrance, le déshonneur et l'injustice. Y-a-t-il un avenir possible pour un tel peuple ?

4-Un avenir incertain

La carte de vote, c'est-à-dire celle du parti unique est l'un des héritages laissé au peuple de Fama en plus de la politique. Comme résultats des indépendances, ces éléments sont loin d'être suffisant pour parler d'avenir. La colonisation et les indépendances par la suite ont initié une atmosphère critique en Afrique en général et dans la république des bois des Ebènes en particulier. Comme mentionné plus haut, il y a la politique et ses mésaventures comme premier frein à l'évolution. Analysons le discours du président du parti unique « L.D.N. » tiré du texte de Kourouma. Les différentes implications qu'il renferme sont importantes si on veut avoir une idée de la possibilité d'un avenir pour cette population qui croule sous les échecs.

Lui, le président, était la mère de la république et tous les citoyens en étaient les enfants. La mère fait connaître la dureté lorsque les enfants versent par terre le plat de riz que la maman a préparé pour son amant. Et l'amant à lui, le président, était le développement économique du pays, et le complot versait par terre cet avenir. [...]. Les tensions politiques amenuisaient l'audience internationale du président. « Les investisseurs s'éloignaient de nous, les journaux supputaient ma fin prochaine [...] ». Les anciens proverbes de nos aïeux restaient toujours vrais.

La plus belle harmonie, ce n'est ni l'accord des tambours, ni l'accord des xylophones, ni l'accord des trompettes, c'est l'accord des hommes. (174)

Plusieurs remarques sont importantes dans ce passage. Premièrement, économiquement, les Blancs dominent encore le pouvoir, le président se dit le « développement économique du pays » par le biais de son « amant ». La question de savoir qui est cet amant est cruciale, car c'est autour de lui que tourne ce discours. En effet, l'amant est dit être « le développement économique du pays » mais cela semble en effet être une métaphore de l'Occident. Puisque tout porte sur l'économie du pays et que celle-ci est gérée par le président sous tutelle de la France d'où viennent les investisseurs. Mais que le peuple et même les autres chefs d'états voisins envisagent de verser le contenu de ce plat représente pour le président un crime punissable par le châtimement de ses enfants. L'avenir du peuple sera donc fait de remontrance quant à la non-communion complète, à la remise en question des actes du gouvernement. Cependant, il est intéressant de remarquer que subtilement, Kourouma essaye à la fin de ce passage de mettre le public en confiance en essayant de l'allier à sa cause ; mais comme nous l'avons souligné plus haut, en politique, le vrai et le faux font chemin ensemble. C'est donc une stratégie de corruption pour le président que de sembler vouloir associer le peuple à sa conquête des investisseurs. Mais, ne perdons pas de vue que dès le départ, il affirme que la mère qu'il est, « fait connaître la dureté de ses duretés lorsque les enfants versent le plat de riz » (174). En d'autres termes, si le peuple est contre le régime, si le président a des soucis, les enfants (la jeunesse) en particulier en subissent les conséquences.

Seul le profit du président compte ici. Le peuple n'est qu'un prétexte pour mieux arriver à ses fins. Comme résultat de cette absence de démocratie, le refus de parole à l'Autre, le peuple

se voit contraint à l'exil pour la plupart et cela est une autre des causes d'un avenir incertain. Un personnage du nom de Sery propose sa vision des faits en ce qui concerne l'avenir des Africains. Sery est l'apprenti chauffeur dans un car ramenant finalement Fama sur sa terre natale. A cette description de Sery on peut le classer dans la classe des pauvres. Il débute son argumentaire par ce court passage : « Connaissez-vous les causes des malheurs et des guerres en Afrique ? Non ! Eh bien ! C'est très simple, c'est parce que les Africains ne restaient pas chez eux » (86). Cette nouvelle perspective dans l'analyse du difficile quotidien du peuple de l'Horodougou est importante car elle casse légèrement le rythme déjà effréné de l'accusation de l'Occident pour accuser l'Africain en soit. Il pense que l'avenir de l'Afrique serait assuré si les Africains restaient dans leur pays respectif. Il soulève ici la problématique de la responsabilité de l'Afrique dans l'échec de son avenir à venir. Les Africains sont autant responsables de la crise qui envahit l'Afrique en général et la « Côte des Ebènes » en particulier car, la mention du déplacement massif des Africains est un problème généralement reconnu comme cause de l'affaiblissement de l'Afrique.

Comme le souligne expressément Sery, « avec les colonisateurs français, avaient débarqués des Dahoméens et les Sénégalais qui savaient lire et écrire et étaient des citoyens français ou des catholiques ; des nègres plus malins, plus civilisés, plus travailleurs que les originaires du pays » (86). Le problème de chômage est ainsi posé par Sery mais avec en parallèle le choix des coupables sur qui mettre la faute. Cependant, il est intéressant de remarquer qu'il souligne l'arrivée des colonisateurs au même moment que les boucs émissaires qu'il accuse. Par là, il semble vouloir présenter les colonisateurs français comme responsable de la situation. Mais en fait, il est question ici d'une « séparation de facto » car Sery semble ne pas vouloir d'association ni avec les Dahoméens, ni avec les Sénégalais. Il préfère voir les affaires de

son pays aux mains des originaires de ce dernier. Il y a donc dans ce sens un problème grave d'ultr-nationalisme et racisme comme le remarque Fanon. Il affirme à ce titre :

« Le prolétariat des villes, la masse des chômeurs, les petits artisans, ceux que l'on a l'habitude d'appeler les petits métiers, se rangent sur cette attitude [...] Si la bourgeoisie nationale entre en compétition avec les Européens, les artisans et les petits métiers déclenchent la lutte contre les Africains non nationaux. [...] Du nationalisme nous sommes passés à l'ultra-nationalisme, au chauvinisme, au racisme. On exige le départ de ces étrangers, on brûle leurs magasins, on démolit leurs échoppes, on les lynche ». (Fanon 1986)

Il semble qu'exclure les autres ne soit pas une solution au problème des pays africains et encore moins leur opposer une résistance brutale. Sery pense qu'« en définitive nous travaillons et ce sont les étrangers qui gagnent l'argent. [...] l'Afrique connaîtra la paix quand chaque nègre resterait chez lui » (88). Mais la question de rester chez soi est-elle le meilleur médicament aux problèmes de l'Afrique ? , serait-on tenté de se demander. Sery pourrait-il raison de penser implicitement qu'ailleurs en Afrique ou les autochtones sont maîtres chez eux, la paix règne et l'avenir est assuré ? La réponse à ces questions à la lumière d'un texte provenant d'un autre espace Africain semble aller à l'encontre de cette présupposition de Sery. En Afrique, il n'est pas évident de connaître la paix et de vivre sereinement sans soucis pour le futur car, à chaque réalité ses difficultés.

CHAPITRE III

TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR : ANALYSE

Parler du roman *Trop de Soleil Tue l'Amour* de Mongo Béti revient presque à parler de la société contemporaine Camerounaise. Bien qu'il ne mentionne pas explicitement de quel pays africain il s'agit tout au long de l'œuvre, tout Camerounais lisant ce roman se sentira familier avec les questions soulevées par l'auteur. Alors, bien que Béti ne le spécifie pas, dans notre analyse nous prendrons le Cameroun comme espace de référence du roman *Trop de Soleil Tue L'amour*. Cet aspect presque trop réaliste⁴ de l'œuvre de Béti n'entrave pas la beauté de l'écriture, de même qu'il n'empêche pas l'aspect fictionnel de ressortir. C'est à travers cette belle écriture que des événements sont relatés. Par son écriture symboliquement marquée par l'histoire et le présent du Cameroun dont il est question ici, Mongo Béti représente en quelque sorte un miroir promené dans les coins et recoins de son propre pays. De la corruption flagrante camerounaise au déclin des mœurs morales, sociales et politiques, Béti traite grand nombre des maux affectant ce peuple Africain. La question de la politique est de premier ordre parmi les problèmes soulevés par Béti.

1-Une démocratie de nom

Zamakwé (Zam), personnage principal du roman est journaliste politique. Il est victime d'un vol de « CD de jazz » (8) à l'ouverture du texte et du fait de ce vol, il déclare avoir perdu sa jeunesse « d'un seul coup, en un seul jour. Je suis dépossédé de ma jeunesse, à mon âge ! » Dit-

⁴ André Djiffack dans *Mongo Beti: La quête de la liberté* (2000) pense que « les analyses de Mongo Beti s'appuient e plus souvent sur son expérience propre. Il serait vain de vouloir réduire, sous ce prétexte, ses réflexions aux anecdotes ou, a l'inverse [...] Toujours est-il que ses analyses sont marquées en coin par la spécificité du monde noir. Elles soulignent, avec force, la singularité de création chez un peuple domine », p 13

il. Il subit ce vol car il s'est attaqué, dans ses écrits, à un problème réel de la société camerounaise : l'alternance du pouvoir. L'alternance du pouvoir est une donnée interdite au Cameroun. Le pays ayant connu deux présidents de son indépendance à nos jours c'est-à-dire en cinquante-cinq ans d'indépendance. Qualifié de pays démocratique, la définition du mot démocratique pose problème dans le contexte camerounais car cette définition se rapproche plus de celle de la dictature. Dans *Trop de Soleil Tue l'Amour*, l'auteur nous offre une définition très camerounaise du mot démocratie. En fait, le texte mentionne des événements très concrets du vécu de la population camerounaise qui croule sous le poids de la dictature en place et sa grande armée prête à terrasser le peuple au moindre soulèvement des populations. Dans la fiction de Beti, le gouvernement en place est celui qui s'occupe de détruire au lieu de construire la société. Il maintient la dictature et pense que le moindre changement est tout simplement impensable. « Qui fait toutes les saloperies ici, ce n'est pas le gouvernement ? Qui tue les gens ici, ce n'est pas le gouvernement ? » (29). Le personnage s'exprime ainsi le fait sans détour et, indexe directement le gouvernement. Validant ainsi les propos de Bernard Mouralis (1975) lorsqu'il affirme qu'« Avec le texte négro-africain, nous nous trouvons en effet devant l'exemple d'une parole qui s'assume elle-même complètement et qu'aucun discours sur celle-ci ne peut désormais occulter ou infléchir »⁵. Il est évident que l'auteur assume son discours et semble ne pas se soucier des conséquences que cela peut avoir.

En effet, on peut dire que Mongo Beti s'exclame à travers PTC, le directeur du journal où travaille Zam. Le directeur, de même que le journaliste, sont du groupe de personnes les moins aimées du pouvoir en place car ils s'essayent à leur façon de dénoncer la dictature donc le peuple est victime. Par rapprochement à d'autres pays qui peuvent se dire dans le mouvement de la

⁵ Bernard Mouralis, *Les Contre Littératures*, Paris : PUF, 1975, p 11

démocratie, Zam évoque par exemple une réaction sociale normale face à la scène du vol de ses CD de jazz qui aurait eu une suite toute autre contrairement à ce qui est de son pays ou pire que le vol de CD n'émeut personne:

[...] l'un de ces pays bénis des dieux, peut-être imaginaires d'ailleurs peut être imaginaire d'abord ou le peuple choisit librement ses dirigeants tandis que les forces de l'ordre protègent le citoyen, la seule monstruosité de l'acte ameuterait les voisins [...] mais chez nous, tu parles ! les escadrons de la mort sévissent impunément de notoriété publique ; un grand savant, un futur prix Nobel peut-être, est assassiné presque dans l'indifférence. (9)

Le gouvernement pour conserver son rôle de dictateur se révèle être infaillible quand a sa non-disposition à aider la société à sortir de ses troubles. Le meurtre autant que le vol est vu comme logique dans un tel pays où le désordre est le mot d'ordre. En plus, ces escadrons de la mort mentionnés par Zam sont ceux-là qui sèment la terreur dans la société car formés pour soutenir les dérives du gouvernement ; ils n'hésitent pas à s'en prendre aux innocents. Ces derniers se croyant en réalité dans un gouvernement démocratique car cette étiquette la flotte sereinement à la une de la constitution camerounaise. Ils pensent pouvoir s'exprimer sans remontrances et c'est ainsi que les journalistes récoltent menaces et punitions s'il advient qu'ils s'intéressent à la moindre dénonciation. En effet, c'est reconnu au Cameroun que la presse est elle aussi en grande partie au service de la dictature du président camerounais. Le peu d'hommes de medias qui essayent de se distinguer de leurs confrères sont en permanence menacés et certains en viennent même à disparaître. Dans le roman de Mongo Béti, Zamakwé, journaliste reconnu pour sa langue bien pendue est une cible de ce gouvernement-là. Comme le dit le narrateur :

Certes Zamakwé se savait en première ligne depuis qu'il avait commencé à dénoncer les spoliations foncières subies par des communautés villageoises au bénéfice des grands du régime ou des firmes étrangères d'exploitation forestière que le gouvernement protégeait moyennant rétribution. On avait pris un malin plaisir à lui rappeler cette position très exposée. (24)

L'atmosphère politique au Cameroun est tel que même l'homme qui doit être le plus impartial en société, celui qui doit dénoncer les faits, se voit appelé par la dictature en place à faire preuve de cécité. Il se doit de ne pas être en mesure de constater le moindre obstacle freinant le développement du pays. Zam, journaliste, est en danger de mort s'il n'arrête pas ses investigations qui vont à l'encontre des principes gouvernementaux. Le fait qu'on rappelle à Zam à quoi il s'expose est assez indicateur de l'esprit de peur qui règne et de la considération très élevée du pouvoir du gouvernement. Comme le souligne PTC, « nous sommes persuadés que Zamakwé est dans le collimateur des tueurs du pouvoir ». (48) Zam est en danger car il a cru en tant que personne ressource, en tant que journaliste, que démocratie signifiait aussi liberté d'expression. Alors que ce n'est pas le cas au Cameroun. Le narrateur informe le public de l'atmosphère politique réel du pays « dont le moins qu'on put dire est qu'il n'était pas gouverné sous le signe de la glasnost⁶, aucune vérité ne pouvait se dégager nulle part ni en aucun moment » (49) sauf par le biais des écrivains comme Beti. Il est donc dangereux pour un journaliste de s'essayer à faire son travail selon les normes éthiques de celui-ci, c'est-à-dire ne vendre que la vérité au peuple. Et en outre, le pouvoir en place a des moyens efficaces et valides qui font incontestablement de lui un pouvoir purement dictatorial.

Parmi les moyens efficaces utilisés par le gouvernement figure en premier lieu son parti politique, la farce et l'insouciance. L'insouciance ici se manifeste de deux façons : de manière passive, car le pouvoir en place ignore complètement les plaintes du peuple, mais il le fait par l'usage de la police qui s'occupe dans l'ombre à valider les décisions peu humaines prises par les dirigeants. « Chez nous, à un despotisme sanguinaire venait de succéder une dictature sournoise ;

⁶ La "glasnost" peut être définie comme une politique de liberté d'expression et de publication d'informations devant refléter un contexte démocratiquement correct. On lit chez Mongo Beti que le pouvoir ne tient pas compte de la liberté d'expression et encore moins de publication, d'où l'affirmation de Zam.

elle hésitait à massacrer les foules à la mitrailleuse, mais surinait les individus isolés dans l'ombre ; elle se flattait d'organiser des élections, mais celles-ci tournaient aussitôt à la farce » (73-74) explique le narrateur. Les élections se transforment généralement en offrande de vote au parti au pouvoir qui a tous les avantages imaginables dans le pays. Premièrement, une splendide Mercédès dans une des rues de la capitale insigne de très hautes fonctions dans le gouvernement (38) et ces mêmes propriétaires de Mercédès sont du parti du président au pouvoir, le rassemblement (dit) démocratique du peuple camerounais (RDPC). C'est le parti « viandé » du pays et ne pas en faire partie est automatiquement une exclusion de tout droit logiquement du à tous. Par exemple Zam déclare à son ami et avocat Eddie après l'avoir vu dans une Mercédès rutilante : « Tu es pourtant de l'opposition non ? Tu n'as pas de crédit bancaire de complaisance comme les piliers du régime et leurs amis, tu n'es pas exonéré des taxes douanières... » (38). Etre de l'opposition est un crime odieux et puni au Cameroun. Les droits infimes comme la carte bancaire est un luxe accessible seulement aux hommes du parti au pouvoir et leurs amis. Ces derniers ont tous le bonheur de pouvoir récupérer leurs biens dans les ports sans passer par la douane toujours du fait de leur appartenance au pouvoir en place. Et face à ces aberrations, les cris du peuple ne trouvent pas d'échos car le gouvernement s'emploie à pratiquer cette politique de l'insouciance que nous avons mentionné plus haut.

En fait, plusieurs catastrophes au Cameroun passent inaperçu car le peuple pense ne pas avoir le droit de faire des grèves de quelque genre que ce soit ou même les partis politiques opposants se voient parfois interdit de la moindre manifestation publique. Par exemple, le narrateur dans *Trop de Soleil Tue l'Amour* narre dans une bonne partie du texte la préparation de certaines élections qui furent sans raison repousser plusieurs fois à des dates ultérieures sans explication aucune. Mais la suite se passe comme suit :

Protestations indignés des chefs de l'opposition, éditoriaux incendiaires dans les journaux indépendants, rien n'y fit. Le pouvoir appliquait une tactique qu'on peut appeler de l'édredon : il ne répondait à aucune accusation, dédaignait les interpellations, faisait la sourde oreille aux propositions de dialogue, s'en tenait aux rigueurs implacables de la répression que les opposants faisaient mine de descendre dans la rue, tirant à l'occasion sans états d'âme sur la foule, ce qui avait le don de refroidir les enthousiasmes dans les rangs contestataires. Les gouvernants ne s'embarrassent pas de finasseries dans les républiques africaines francophones. (172-173)

Il n'y a pas de dialogue possible, pas de réaction communicative mais seulement répressive au sein du gouvernement. La dictature appliquée au Cameroun est de telle sorte que même les partis opposants semblent en faire partie car un œil bien avisé peut remarquer une certaine lenteur d'action du côté de l'opposition. Mais comme le mentionne cet extrait, il vaut mieux protéger sa vie que de se faire tirer dessus pour une cause qui semble perdue d'avance. Ces opposants comme les policiers que nous mentionnerons plus loin, ne savent décidément pas qui servir. Parfois, ils se retrouvent à servir le maître et l'esclave car le choix s'avère être difficile. Quelle action est donc la plus indiquée dans un pays où l'inertie règne par excellence ? Faut-il se contenter de lutter pour le changement ou alors de devenir ami du pouvoir ? Parmi les amis du pouvoir en place sont bien entendu la police qui est aussi inerte face au désordre que s'il s'agissait de laisser agir la norme, c'est à dire le respect de la loi. En effet, « partout ailleurs dans le monde, la police se fait un devoir d'informer sans tarder les citoyens à l'occasion d'une action criminelle [...]. Pas question de cela chez nous. » (31). Frantz Fanon (1968) affirme par ailleurs : « dans ces pays sous-développés, où, selon la règle, la plus grande richesse côtoie la plus grande misère, l'armée et la police constituent les piliers du régime. [...] la force de cette police, la puissance de cette armée sont proportionnelles au marasme dans lequel baigne le reste de la nation ». ⁷ La police se fait l'honneur au Cameroun de laisser le peuple dans le désarroi le plus total à chaque fois qu'un crime ou une action délinquante est commis. Elle participe davantage à la frustration déjà grande des citoyens.

⁷ Frantz Fanon. Les Damnés de la Terre, Paris, 1968, p165

Cependant, les pauvres policiers quelque part, en dehors du fait qu'ils cherchent à se sucrer les doigts, agissent aussi ainsi afin d'éviter à leur tour les représailles du pouvoir car, comme l'indique à juste titre « le policier amateur d'extras » (113) qu'Eddie rencontre secrètement pour s'entretenir de l'enquête qu'il aimerait qu'on fasse pour Zam, « Tu ne les connais pas. Un policier qui enquête, c'est tout de suite Tcholliré ou Mantoum⁸. Je te l'ai dit : un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes » (114-115), « c'est formellement interdit à un policier de faire une enquête, au risque de mettre en cause un grand » (180). Le pronom « les » dans le premier extrait renvoie aux tueurs du pouvoir qui n'arrêteront pas d'harcéler le policier si jamais ils constataient que celui-ci faisant son travail selon les normes universelles. Ils ne le pourchasseraient jusqu'aux tréfonds des célèbres prisons dictatoriales que le policier choisi de mentionner. Et à juste titre, Eddie ne peut lui opposer que cette réponse ironique : « Et c'est un flic, un fonctionnaire de l'Etat qui cause comme ça ? fit Eddie en riant au jaune. Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour venir au monde dans ce bled pourri ? D'accord, d'accord, je vais essayer de satisfaire ta cupidité » (115). Le vrai travail du policier se fait donc au Cameroun sous forme de service caché, monnayer par la personne désirant ce service, et tout ceci renvoie aux normes en vigueur du pays. Ces dernières sont toutes aussi pitoyables sur le plan social c'est à dire pour ce qui est de la vie quotidienne de la population.

2- Une société corrompue

A l'image du gouvernement camerounais, la société est peuplée d'une foule anormale qui ne réagit aucunement comme partout ailleurs. La société camerounaise corrompue et plus explicitement son peuple et son espace social est le résultat des infamies du pouvoir en place qui

⁸ Mantoum est une ancienne prison politique camerounaise. Un journal Camerounais précise : « Autre fois prison politique et lieu de torture, l'évocation de Mantoum renvoie forcément aux années triste de la répression. Du temps du maquis certes. Mais, surtout à cette époque où exprimer ses idées politiques était un crime » ; Camer.be, Octobre 2014

donne lieu à un endroit en décrépitude total. Du manque d'emploi à la corruption, le milieu de la capitale camerounaise laisse à désirer. Les besoins les plus basiques comme l'électricité ou la propreté par exemple sont des denrées très rares au Cameroun. Bon nombre d'instances citées dans le roman nous explique en quoi exactement consiste cette descente aux enfers à pas rapides de l'espace social camerounais. Premièrement, « un pays, constamment en proie aux convulsions sociales, ethniques, politiques, sous-développé de surcroît, où le chef de l'Etat peut s'octroyer six grandes semaines de villégiature à l'étranger » (11) pose un grave problème de gestion de la chose publique. Les frais de déplacement du président étant cités à chaque fois comme faisant partie des dépenses d'ordre public et non personnel. Fanon (1986), dans ce sens, explique : « C'est à la fois la misère du peuple, l'enrichissement désordonné de la caste bourgeoise, son mépris étalé pour le reste de la nation qui vont durcir les réflexions et les attitudes »⁹. En effet, le contraste saisissant de l'irresponsabilité du gouvernement et du caractère désinvolte de la population est frappant quand on s'imagine avec le narrateur qu'ici :

les étendues s'apparentes plutôt aux bidonvilles, les rues sont des sentes sinueuses serpentant entre des cahutes déjetées, qui retentissent des piailllements des nouveau-nés, et où s'exhalent des odeurs de caca et pisse, d'ordures ménagères, d'alcools bon marché. Point d'éclairage public, point de guet, partant point de droit ni de sécurité. (46)

Une telle misère s'exposant en pleine capitale du pays est plutôt source pour le gouvernement de prétexte pour mieux s'exclure et se réfugier à l'étranger pour des séjours à budget faramineux et le peuple ne peut que jouer son rôle d'observateur avec entrain. En plus, les détails fournis par le texte étalent davantage les réalités sociales camerounaises qui vont en s'empirant sans qu'aucune réaction ne vienne du gouvernement.

Comment se représenter sérieusement que, dans certains quartiers de cette ville même, notre capitale, qui n'abrite pas moins d'un million d'habitants, l'éclairage public s'allume le jour,

⁹ Fanon (1986), p 161

mais s'éteint la nuit venue ? Et que dire de la coupure d'eau du mois dernier ? Totale et universelle : pas une goutte du précieux liquide pour les nouveau-nés des hôpitaux et d'ailleurs, rien pour les maisons individuelles ou les déjections humaines s'accumulèrent et mijotèrent trente jours durant dans les cuves des toilettes des résidences bourgeoises, empoisonnant l'air respirée par nos pauvres bambins, sans parler des parents. (11)

Au Cameroun c'est une coutume de passer des semaines et voire des mois sans eau courante. Seuls les privilégiés ont l'honneur d'avoir de l'eau chez eux et le peuple, pauvre victime de toute cette calamité, est le seul qui souffre dans sa chair sans toutefois pouvoir réagir car ayant peur des « tueurs du pouvoir ». En plus, l'auteur insiste sur les nouveau nés qui sont condamnées à la misère, à l'injustice et à l'inertie dès leur venue dans cet espace camerounais. L'inertie chez les personnes sera entretenue de leur naissance à leur vieillesse car, déjà enfant, ils ne peuvent réagir mais juste subir. Et cet état de fait chemine ainsi avec leur enfance jusqu'à l'âge adulte comme la norme camerounaise le veut. Ensuite, cette proximité entre les individus et les déchets dans les maisons est à nouveau un signe de l'avancée rapide des dégâts dans la société camerounaise. De plus, il est lamentable de constater que cet appauvrissement de la société est une stratégie de gérance du régime car, étant en mesure de changer la donne à tout moment, celui-ci ne fait qu'observer les ravages qu'il cause. Comme l'explique avec fierté un des hommes du parti au pouvoir, nanti et fier de l'être au détriment des autres :

Tu veux voir ce qu'est vraiment l'être humain, [...] ? Accule-le à la famine ; sortant aussitôt du bois, le loup se fait agneau, et voilà couche à tes pieds. Quand on a la chance de tenir cette chose à la saveur divine qu'est le pouvoir, cette faculté miraculeuse de dompter les foules et les individus, de les piler à ses fantaisies, le laisser s'échapper, ça serait de la folie, quitte à utiliser toutes les ficelles, de la ruse à la guerre civile, et pourquoi pas au génocide. (201)

La population se doit donc de souffrir, de s'entre-tuer afin de respecter la suprématie du pouvoir. Ce dernier est un mauvais maître comme l'indique les paroles peu humaines de cet homme du gouvernement. Mais tout comme la police ou l'opposition, le peuple ne sachant pas au juste vers qui diriger sa colère et l'adversaire à choisir, se comporte exactement comme le

souhaite ces hommes-là qui l'affament. Logiquement, le peuple ne s'en prend pas le plus souvent au gouvernement au Cameroun. C'est difficile de combattre un ennemi aussi puissant que le gouvernement et celui-ci étant conscient des effets néfastes qu'il a sur sa société, il entretient ces effets jusqu'aux extrêmes et se fait spectateur de la souffrance qui sévit au sein de son peuple. Comme autres spectateurs, nous pouvons citer la puissance internationale et aussi l'ancien colon, la France qui à sa façon, laisse faire le président camerounais par exemple du moment où, comme un enfant docile, le Président ne lui résiste pas lorsqu'elle entreprend n'importe quelle démarche dans la société camerounaise. Même si le citoyen camerounais a une idée pouvant rivaliser avec celle de l'étranger établissant son commerce au Cameroun, la priorité est toujours donnée à ce dernier au détriment du camerounais. Celui-ci au moment d'agir est tout aussi imprévisible que son gouvernement car comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, il est égaré et ne peut que réagir par le risible. Alors, le narrateur ne manque pas de rire de ces réactions-là lorsqu'il s'exprime en ces termes :

Notre vraie colère, s'il advient une, n'est pas dirigée contre l'opresseur étranger, la multinationale qui ronge notre peuple, le dictateur, homme sans classe ni envergure, qui brade notre patrimoine naturel, la caste vénale et corrompue de nos dirigeants qui ont fait un loisir banal du détournement de fonds publics et de l'évasion des capitaux, mais toujours contre l'ethnie rivale, comme au Moyen Age des autres continents. (99)

Les guerres se font donc entre ethnies au lieu de se faire contre le vrai ennemi qui se doit d'être la dictature ou l'opresseur étranger sur qui on reviendra plus tard dans l'analyse. Comme chez Kourouma, ce choix de se battre entre ethnies est logique dans un certain sens car le peuple ne fait qu'éviter la brutalité de la police sous les ordres du parti du dictateur et aussi n'a plus d'honneur à défendre. Pour le narrateur, « les gens du parti du dictateur ne connaissent qu'un langage, les coups- coups de matraque distribués toujours généreusement, à tort et à travers bien sûr, coups de fusil ou de pistolet tirés de préférence à bout portant ou dans le tas » (67). Cette

brutalité est signe du caractère rétrograde de la gouvernance dans ce pays. Et c'est à juste titre qu'il mentionne le Moyen Age. La mention du Moyen Age ici est tout aussi intéressante car on peut se rendre compte que la société dont il est question ici est une société postcoloniale, c'est-à-dire de nombreuses années après le Moyen Age. Mais, le fait qu'elle se comporte encore comme une société du temps médiéval souligne le caractère sous-développé de son gouvernement d'une part, mais aussi des mentalités sociales générales d'autre part. En plus, cet extrait de *Trop de Soleil Tue l'Amour* mentionne aussi un aspect important qu'il faudrait analyser plus en détail. Il s'agit de la corruption qui à elle seule est largement suffisante à la destruction totale de la société.

La majorité des personnages chez Mongo Béti tout comme le ferait la majorité de la population camerounaise, ne trouve pas de mal à vivre avec comme principe premier de réussite, la norme adoptée à l'unanimité : la corruption. Les exemples pour parler de corruption ne manquent quand il est question du Cameroun, bien au contraire ils abondent. Par exemple, pour battre campagne au Cameroun, il faut absolument être assez nanti car le nombre de voix reçus correspond aux nombres de bouches nourries. A titre d'illustration, dans le texte le narrateur relate la fin malheureuse de la campagne électorale d'un opposant au pouvoir pour qui « tout s'est gâté quand il dut avouer à son auditoire que son parti n'avait pas les mêmes moyens que celui du chef de l'Etat et que, malheureusement, il n'avait pas de boissons ni de viandes à offrir à ses hôtes » (170). C'est assez comique de constater que par manque de « boissons » et de « viandes », un potentiel dirigeant n'aura pas la chance de montrer de quoi il est capable pour le changement dans son pays. En effet, comme le souligne le narrateur, « l'orateur, fort mal conseillé par les relais locaux de son parti, avait sous-estimée l'attente de la foule habituée de longue date à festoyer lors des visites des politiciens » (170). C'est donc une norme autoritaire

que de se faire élire par corruption. L'écart à cette norme peut conduire au pire car le narrateur continu en mentionnant qu' « on frôla l'émeute. Des hommes brandissaient le poing et même une machette la bouche pleine d'imprécations ; d'autres ramassaient leur tam-tam et s'éloignaient ostensiblement, écumant d'une colère silencieuse mais redoutable » (170). Tel est le quotidien corrompu du peuple camerounais. La politique du ventre est une vertu assez courante et à cela la fraude électorale en particulier et social en général rendant ainsi la question de l'avenir problématique.

3-La question de l'avenir

Dans une société comme la société camerounaise, la jeunesse brille par son inaction. Cette longue tirade d'Eddie est très importante pour débiter cette partie de notre analyse car elle établit à la fois le cadre théorique et contextuel entourant cette inaction du jeune peuple camerounais.

Chez nous, le chef de l'Etat fait dans l'évasion des capitaux, ministres et hauts fonctionnaires dans l'import-export et autres business pas toujours honnêtes, cures et évêques dans le maraboutisme, assureurs et banquiers dans l'extorsion de fonds comme les gangsters, les écolières dans la prostitution, leurs mamans dans le maquereautage, les toubibs dans le charlatanisme, les garagistes dans le trafic des voitures volées, on fait tous dans l'escroquerie. Notez aussi que nous demandons dans le même temps la démocratie, comme si nous prétendions marier le pôle nord à l'équateur, le couvent au bordel. (224)

La situation telle que présentée par Eddie est évidemment alarmante. Elle inscrit une fois de plus le Cameroun dans le régime de la déroute inévitable. Au Cameroun, comme dans la république de la côte des Ebènes de Kourouma, le bien et le mal se promènent ensemble. La jeunesse Camerounaise subit le pouvoir et a évolué depuis le début dans un système d'inertie. Dans cette société ravagée par l'escroquerie et l'injustice, la moindre créativité est détruite dans l'œuf, n'a aucune chance d'émerger car le système est d'office défait. Aussi, la jeunesse au

Cameroun est consciente que la corruption et le système informel prévaut sur la méritocratie. En effet, l'accommodation aux différents « crimes » sociaux commis dans la société camerounaise est une habitude déjà bien imprégnée dans l'esprit de tout Camerounais. Ayant jeté les armes dès leur naissance car la grande partie du peuple camerounais n'ayant connu qu'un¹³ président dès leur venue au monde, agissent en automate dans leur société où la monotonie prime par excellence. C'est par automatisme que les jeunes Camerounais vont à l'école sachant ne pas pouvoir se servir des diplômes une fois qu'ils sont obtenus. C'est aussi par automatisme que le jeune camerounais se précipite vers la corruption car il pense n'avoir aucun autre choix. L'auteur le dénonce longuement tout au long de ce roman et en des termes qui, reçus par un autre public, pousserait au changement sinon au chaos.

De même que la cellule humaine se positionne de manière à s'accoutumer à l'imprégnation alcoolique pour en devenir finalement un artisan involontaire, de la même façon les populations sédentaires avaient dû s'accommoder des exactions, des turpitudes des autocrates ; elles en avaient pris le pli. Presque plus rien ne les blessait ni ne les étonnait, bien au contraire ; elles en étaient même arrivées à applaudir aux extravagances de la dictature. Là où le peuple a été trop longtemps tenu à l'écart des lumières du droit, le vice devient norme, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu. (74)

Quand on a la chance de vivre dans un tel pays, on ne peut que regretter la malchance d'y être né. C'est possible de comprendre pourquoi la jeunesse a abandonné tout combat. Pourquoi elle préfère d'une certaine façon cautionner ce qui l'entoure ; elle ne peut vivre en dehors de la norme, être considéré comme déviante et subir des punitions inutiles qui ne servent de fait à combler aucune faille. La jeunesse s'imbibe donc du liquide très visqueux et collant de la mouvance générale et y contribue à sa façon par l'inaction. On convient avec Zam que « quand on ne peut pas agir, à quoi bon essayer de comprendre ? A quoi rime la théorie si elle ne s'accompagne d'aucune pratique ? » (238). Pourquoi demander au peuple de changer la donne si il n'arrive même pas à comprendre ce qui se passe ? En dehors de regretter de faire partie de la

pire des sociétés, le pauvre peuple ne peut qu'observer très calmement les actions peu amènes de son gouvernement. Cependant, une tentative d'échapper à cette situation est souvent retrouvée au Cameroun, mais on ne sait toujours pas si elle la meilleure décision à prendre ou encore si elle en vaut la peine. Il s'agit de l'émigration qui a planté son nid au Cameroun, et pour bon nombre de camerounais, émigrer c'est entreprendre la réussite. L'émigration pour la jeunesse au Cameroun est une stratégie illusoire de réussite car on peut se rendre compte qu'elle n'aide en rien au changement du pays et même encore de l'individu entreprenant le voyage. L'étude du parcours migratoire d'Eddie montre un échec cuisant qui est le plus souvent commun chez les exilés à la recherche d'une vie meilleure. Parti à la recherche du bonheur en France, « Eddie fut très longtemps très jeune chômeur et presque clochard à Paris » (42). Déjà, on peut souligner le fait qu'au Cameroun il aurait toujours eu une place sous le toit parental au lieu de se retrouver clochard en France.

Cependant, il faut souligner qu'« il (y) était allé comme tout le monde alors, c'est à dire sans raison, juste pour voir si, ainsi que l'affirmait une goulante de l'époque qui faisait rage même dans les villages de la brousse, Paris rimait bien avec Paradis » (42). Eddie en tant que Camerounais paresseux était donc allé en France espérant la facilité au lieu de rester au pays se battre pour réussir, parce que selon le narrateur, il n'avait pas de problème particulier qui le poussait à quitter le Cameroun. Ayant par la même stratégie paresseuse essayer de jouer de la musique parce que d'après lui être noir est suffisant à être chanteur de Jazz, il échoua à nouveau et se retrouva des années plus tard dans un charter pour le Cameroun sans aucun diplôme, sans aucune fierté ni souvenir heureux de son paradis manqué. Eddie conclut sa propre aventure migratoire en ces termes très intéressants : « ce qui peut arriver de pire à l'être humain, c'est l'exil » (44). L'exil n'est pas donc la solution au problème de la jeunesse camerounaise à qui le

secteur informel semble offrir plus de chance, même si cela reste assez triste de voir de jeunes pleins d'avenir se résumer en de futurs commerçants en herbe. Car, « des gamins qui n'allaient plus à l'école prodiguaient leurs sourires, et offraient sur des plateaux posés sur leur tête des bananes, des cacahuètes, des beignets, modestes marchandises qui n'étaient pas dédaignées des clients, rares, mais généreux » (50), constituaient le banal journalier camerounais.

CONCLUSION

Trop de Soleil Tue l'Amour de Mongo Béti et *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma sont incontestablement deux romans phares de la littérature Africaine en général et francophone en particulier. Traitant de sujets tous aussi importants les uns que les autres, les deux romans se rejoignent sur plusieurs points en ce qui concerne les avatars des indépendances en Afrique. Chez Kourouma, on constate une volonté grave de mentionner la fuite des traditions, des us et coutumes du peuple de Horodougou sous l'emprise de la gouvernance postcoloniale. L'ingérence politique du pouvoir en place avec la complicité de l'élite et l'avenir peu certain du peuple de ce pays sont aussi soulignés dans le roman. *Les Soleils des Indépendances* de façon très claire traite à la fois du fictionnel et du réel et, l'auteur à travers son style particulier tant sur le plan linguistique que sur le contenu textuel, s'attaque directement à son gouvernement et au pouvoir dictatorial en place. Kourouma affirme « si j'ai écrit *Les Soleils des Indépendances*, c'était parce que j'avais des camarades qui étaient en prison. Il y avait une dictature qu'il fallait certainement dénoncer »¹⁰ Dans la même lancée, Mongo Béti dans *Trop de Soleil Tue l'Amour* présente explicitement la France comme responsable de bon nombre de dégâts nés avec les indépendances en même temps que son gouvernement qui est le premier ennemi du pays. Remettant en question la notion d'indépendance dans un pays africain, Mongo Béti décrit dans une histoire envoutante le train-train quotidien d'un peuple dont la plaie la plus profonde est le gouvernement.

S'en prenant directement au gouvernement, les personnages de Mongo Béti ne manquent pas de signaler la société en ruine dans laquelle la jeunesse n'a pas de chance d'agir car la police,

¹⁰ Entretien avec Ahmadou Kourouma. Jean Ouedraogo and Ahmadou Kourouma, *The French Review*, Vol. 74, No. 4 (Mar., 2001), pp.773

la corruption, l'inaction du gouvernement et surtout l'aide internationale n'aide la population qu'à s'enfoncer davantage dans le chaos. En se basant sur des exemples assez concrets, Mongo Béti provoque par sa plume une révolution qui ne viendra jamais car comme l'explique son texte, le peuple ne comprend pas vraiment ce qui se passe, donc est inapte à agir contre ce qu'il ne saisit pas. Alors, le pouvoir en place étant conscient de la faiblesse du peuple, abuse à volonté de toutes les ressources au point de laisser ce dernier démuné. Allant au combat avec leur plume, Kourouma et Béti s'amusent à batailler contre des gouvernements qu'ils ne manquent pas d'indexer officiellement. Jacques Chevrier (1999) parlant de ces écritures toujours plus combattantes, affirme :

Au centre du dispositif narratifs communs à tous ces romans trône en effet, d'une manière plus ou moins carnavalesque, la figure du détenteur du pouvoir suprême, tyran cruel ou bouffon sanguinaire (ou les deux à la fois), personnage affublé des habitués attributs hyperboliques attachés à sa fonction de premier magistrat : « Président du conseil de résurrection nationale »¹¹

Contrairement à la jeunesse qui se refuse à agir car embrigadée par le sommeil des indépendances, les auteurs africains se servent de l'histoire, de la vie courante de leurs peuples et de leur désenchantement pour produire des œuvres sans pareil. Par exemple, lorsque Mongo Béti fait paraître son roman *Trop de Soleil Tue l'Amour*, le Cameroun en est à dix-sept ans de dictature sous le pouvoir du président Paul Biya de même que chez Kourouma, à la sortie de *Les Soleils des Indépendances*, la Côte d'Ivoire, en est à huit ans de dictature avec le président Houphouët Boigny. Leurs écrits ne sont pas donc inspirés de la fiction. En plus, comme le mentionne Kourouma dans *Les Soleils des Indépendances*, « vraiment les soleils des Indépendances sont impropres aux grandes choses ; ils n'ont pas seulement dévirilisé mais aussi démythifié l'Afrique » (144). Il affirme dans une interview:

¹¹ Jacques Chevrier, Littératures d'Afrique noire de langue française, Paris, Nathan, 1999, p.54

Quand j'ai écrit *Les Soleils des Indépendances*, j'avais pour objectif de dénoncer des abus de pouvoir, des abus économiques et sociaux. Il y avait donc la une nécessité vitale et absolue ! Tous les écrivains français contemporains, comme les auteurs d'autres pays d'Europe, ont consacré une partie de leur production à les 4 ans d'occupation et d'oppression que leur pays ont subi pendant la Deuxième Guerre mondiale. Or, en Afrique, Nous avons eu 100 ans d'occupation, et vous comprenez bien qu'il est vital pour nous d'en parler, d'en analyser les suites et les effets.¹²

Il expose donc explicitement son plan d'action et ne manque pas de souligner son objectif sans détour. Comme le montre le texte, il met vraiment en action des éléments dénonçant exactement ce qui se doit de l'être et laisse au public, au lecteur le devoir de juger et d'agir. Dans le même sens, Mongo Béti souligne : « J'ai été et demeure marxiste, c'est-à-dire celui qui croit en la lutte des classes. La vision marxiste que j'ai des sociétés africaines se traduit par ceci : je ne crois pas au combat entre les tribus mais plutôt entre les riches et les pauvres. Le conflit des classes est inévitable... l'histoire est faite de contradictions »¹³. Cette forme d'écriture adoptée par Ahmadou Kourouma et Mongo Beti relève de ce qu'un critique africain traite de « ruptures et écritures de violence »¹⁴. Les auteurs africains pour la plupart se mettent au combat en usant d'une écriture violente qui a pour objectif principal de sensibiliser la foule, de s'adresser à sa manière aux entités auxquelles elle s'attaque. Cependant, penser à la réception de ces œuvres après laquelle le caractère persévérant des tares dénoncées dans les textes va en s'empirant amène à s'interroger sur l'importance de ces chefs d'œuvre. Le roman africain peut-il changer la donne en Afrique ? A-t-il le pouvoir de le faire ?

¹² Propos recueillis par Boubacar Sanso B., Justin Morel J., Kerfalla Kouoma et Mamadou Aliou b. pour Guinée Conakry-info., 2012

¹³ Mongo Beti, propos extraits d'une interview accordée à Célestin Monga, pour "Jeune Afrique Economie". p.103, (1990)

¹⁴ Ngandu Nkashama (P), *Ruptures et écritures de violence : études sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 1997.

AUTRES TEXTES DE MONGO BETI

- *Les Procès du Cameroun : autopsie d'une décolonisation*, 1972.
- *Les Langues africaines et le Néo-colonialisme en Afrique francophone*, 1982.
- *Lettre ouverte aux Camerounais, ou, La deuxième mort de Ruben Um Nyobé*, 1986.
- *Dictionnaire de la négritude* avec Odile Tobner et la participation de collab. de la revue *Peuples noirs - Peuples africains*, 1989
- *L'Histoire du fou*, 1994.
- *Trop de soleil tue l'amour*, 1999
- *Branle-bas en noir et blanc*, 2000.
- *Africains si vous parliez*, 2005
- *Mongo Béti parle : Testament d'un esprit rebelle*, 2006

AUTRES TEXTES D'AHMADOU KOUROUMA

- *Yacouba, chasseur africain* (1998, Gallimard Jeunesse)
- *Le griot, homme de parole* (2000, Édition Grandir)
- *Le chasseur, héros africain* (2000, Édition Grandir)
- *Le forgeron, homme de savoir* (2000, Édition Grandir)
- *Prince, suzerain actif* (2000, Édition Grandir)

Publications avec Ousmane Sow et Mathilde Voinchet

- *Paroles de Griots* (2003, Albin Michel)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AIT-ARAB, Mohamet. *Engagement littéraire et création romanesque dans l'œuvre de Mongo Beti. Littérature.* Université de la Réunion, 2010.

Boubacar Sanso Barry, Justin Morel Junior, Kerfalla Kououma et Mamadou Aliou Barry pour Guinee Conakry-info. 2012

BETI, Mongo. *Trop de Soleil Tue l'Amour*, Editions Julliard, 1999

BONN, Charles, Garnier, Xavier et LECARME, Jacques. *Littérature francophone :1. Le roman.* Paris : Hatier, 1997

CHEVIER, Jacques. *Littératures d'Afrique noire de langue française.* Paris : Nathan Université, 1999

Chinua Achebe. *Le Monde s'effondre.* Paris : Présence Africaine, 1966

Dfiffack, André. *Mongo Beti : La quête de la liberté.* Paris : L'Harmattan, 2000 pp12-13

Jean Ouédraogo and Ahmadou Kourouma *Entretien avec Ahmadou Kourouma., The French Review* , Vol. 74, No. 4 (Mar., 2001)

FANON, Frantz. *Les Damnés de la Terre*, Paris, 1968

KESTELOOT, Lylian. *Histoire de la littérature négro-africaine.* Paris : Khartala, 2001

KOUROUMA, Ahmadou. *Les Soleils des Indépendances*, Editions Seuil, 1970

MOURALIS, Bernard. *Les Contre Littératures.* Paris : Presse Universitaire de France, 1975.

Ngandu Nkashama (P). *Ruptures et écritures de violence : études sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris : L'Harmattan, 1997.

SAAH, Cloraire. *Du « Mongo gaulois » au « Mongo Béti »: complément d'éclairage sur un « non-dit » de Fame Ndongu.* Mondesfrancophones.com. publié le 15/04/2012

Thibault le Renard et Comi M. Toulabor, Entretiens avec Ahmadou Kourouma.

<http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/075178.pdf>

VITA

Falone Domle Jiejup is from Cameroon, the daughter of Jiejup Jean Paul and Ngwabou Georgette. She earned her B.A from the University of Dschang Cameroon and is a GTA student of the University of Tennessee Knoxville; Department of Modern Foreign Languages and Literature where she actually teaches French classes. Her passion is examining identity, sociological and political questions in contemporary literary novels more specifically novels from Sub-Saharan Africa and Maghreb. Her research interests focus now on general problems faced by African and Maghreb contemporary writers. She also seeks to understand how identity running as globalization desire can stay intact and natural. Her other interest is working for NGO and others social organizations. Outside of the Academic and social concerns, she enjoys spending time with her relatives and friends, watching movies, the European Champions League of Football and cooking.